

Bouhours, Dominique. *La Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*. Introduction et notes par Suzanne Guellouz. (Toulouse: Université Toulouse-Le-Mirail, 1988). Pp. 485.

Depuis la publication des *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (1671), le nom et la réputation de Dominique Bouhours sont inséparables d'une certaine écriture/critique dite «mondaine». Sans qu'il ait jamais été considéré comme l'un des «grands» de son siècle, l'oeuvre du P. Bouhours s'impose néanmoins par le «goût» et la finesse de ses jugements. Ces qualités sont évidentes dans son «oeuvre de maturité», *La Manière de bien penser...*, publiée en 1687, qui vient de faire l'objet d'une intelligente édition critique par Suzanne Guellouz qui présente l'ouvrage comme «un lieu de rencontre, une oeuvre de synthèse, mais aussi comme un centre rayonnant» (1).

La présentation de Guellouz est pour le moins qu'on puisse dire «classique» en ce qu'elle se veut à la fois systématique, complète et met davantage l'accent sur les données historiques, génétiques que critiques. C'est ainsi qu'elle brosse un vaste panorama de la «carrière» de l'auteur depuis ses études au Collège de Clermont jusqu'à son retour dans cette même institution où il enseignera pendant trente-trois ans jusqu'à sa mort. Comme la plupart des Jésuites haut-placés de son époque, Bouhours savait concilier les exigences du savoir avec celles du monde. Ses bonnes manières et sa courtoisie naturelle (on disait qu'il était incapable de dire du mal de quelqu'un) en faisait un des habitués des salons de la capitale et il comptait parmi ses amis Racine, La Fontaine, Mme de Sévigné, Mme de Lafayette, et Bussy-Rabutin.

L'idée centrale développée dans *La Manière*, dont le texte est reproduit en fac-simile, est que la culture réside tout entière dans la connaissance approfondie des civilisations anciennes et des trois univers modernes que en sont le prolongement: l'Italie, l'Espagne et la France. A en juger par la réception critique, *La Manière* n'aurait guère suscité d'enthousiasme, d'aucuns ayant même suggéré que certains aspects de l'oeuvre étaient «démodés». Une

grande partie de la longue introduction de Guellouz est consacrée à cette réception critique à laquelle elle apporte une précieuse documentation et de fines analyses, en particulier concernant les *Considerazioni* d'Orsi (xlīii-1).

Si *La Manière* ne s'est pas imposée comme une oeuvre importante ayant marqué son temps et ouvert de nouvelles voies, c'est dû en partie aux jugements mitigés, disparates et au ton parfois indécis de son auteur (lxīii). Bouhours, en effet, cherche trop souvent à ménager la chèvre et le chou et à se montrer complaisant; en plus, son manque de bagage théorique et son souci de plaire rendent parfois ses jugements timides. Hésitant à trancher, à forcer la note, le théoricien du «je-ne-sais-quoi» préfère l'indéterminé plutôt que l'audace théorique. Selon Guellouz, le sens et la portée de *La Manière* résideraient dans son appartenance à une forme littéraire—le dialogue mondain—où se trouvent traduits certains jeux de société de l'époque. L'oeuvre, riche en références italiennes et espagnoles, fertile en traductions, représenterait alors une sorte de *vademecum* culturel (lxvi). Encore que ce jugement puisse paraître un peu sévère, il est indéniable que *La Manière* n'innove pas et se contente le plus souvent d'exprimer des idées susceptibles d'être bien reçues dans les cercles mondains.

Le lecteur intéressé à mieux situer cette oeuvre dans le temps fera son profit des Notes complémentaires qui suivent le texte et qui portent principalement sur la réception critique de *La Manière*. Enfin, une bibliographie sélective comportant d'importants points de repère termine l'ouvrage.

Jean-Pierre Dens